L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS

DIMANCHE 3 JUIN 1883.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

La téléphonie à grande distance.

Le téléphone continue à faire son chemin dans le monde. Il y aura mis le temps, s'il est vrai que l'invention remonte à l'année 1667, où le physicien Robert Hooke pouvait affirmer qu'en employant un fil tendu, il transmettait le son à une grande distance, non-seulement quand le fil est tendu en ligne droite, mais encore quand ce fil présente plusieurs coudes. Sans aller aussi loin, tout le monde s'est étonné, à l'époque où Graham Bell fit connaître son téléphone électrique, de n'y voir qu'un perfectionnement de l'appareil que l'on vendait depuis longtemps pour deux ou trois sous sur tous les ponts, et qui, paraît-il, était déjà employé en Espagne pour les correspondances amoureuses.

Aujourd'hui, la découverte marche à pas de géant; le téléphone est appliqué aux usages domestiques, aux services télégraphiques, aux arts militaires, à la marine, aux services industriels, aux recherches scientifiques; on sait que M. Cochery a pris l'initiative d'une généralisation de la téléphonie dans toute la province. Le 1er avril dernier, on inaugurait, à Reims, le premier des réseaux téléphoniques exploités par l'administration des télégraphes. Suivant les conventions établies par la circulaire ministérielle, les abonnés ont droit aux communications avec les réseaux télégraphiques; l'abonné peut dicter ses dépêches au télégraphe et recevoir téléphoniquement les dépêches à son adresse dès leur arrivée, sauf à en avoir la confirmation écrite par le courrier suivant. En outre, il existe, dans les trois bureaux de postes et de télégraphes de la ville, et il existera bientôt à la gare des voyageurs, des cabines sourdes, dans lesquelles toute personne peut, moyennant 25 centimes par cinq minutes, communiquer avec les abonnés du réseau. Les établissements publics, tels que cercles, hôtels et cafés, sont assujettis au paiement d'une taxe de 25 centimes par communication de cinq minutes, mais avec un minimum de perception annuelle fixé à 200 fr.

Parmi les contrées où le téléphone a été le plus particulièrement employé, il faut citer le Japon, où la ville d'Osaka utilise des téléphones qui desservent des postes distants de 13 kilomètres. Le téléphone y a été aussi appliqué avec succès pour le service de la seule ligne de chemin de fer existant actuellement au Japon, entre Hiogo et Otsa, sur une longueur de 91 kilomètres, avec dix-sept stations intermédiaires.

Il n'est pas jusqu'au Turkestan russe qui n'ait son service téléphonique, fonctionnant entre Samarkand et Katty Kourgan, sur une distance de 70 kilomètres.

***

Ce sont là des exemples de téléphonie à grande distance. On a vu récemment une application originale à Malte, pendant le bombardement d'Alexandrie. En attachant un téléphone au cable sous-marin qui relie Alexandrie à Malte, et établissant en même temps la communication à bord du *Chiltern*, en rade d'Alexandrie, avec un transmetteur, on percevait, non pas, il est vrai, la parole, mais le bruit du bombardement. La distance est d'un myriamètre et demi.

Nous avons donné, il y a quelques mois, la statistique de la téléphonie dans le monde civilisé. A la fin de l'année dernière, New York comptait 4,060 abonnés, Chicago 2,726, Cincinnati 1,800, Boston 1 325, San Francisco 1,300, Paris 2,422 [octobre 1882], Londres 1,600, Amsterdam 700, Stockholm 672, Vienne 609, Berlin 581, Bruxelles 450, Turin 410, Copenhague 400, Mexico 300, Saint Pétersbourg 145, Alexandrie 118. Nous avons dit qu'à Chicago et à Zurich, la proportion est d'environ un téléphone pour 200 habitants; à New-York, elle est de 1 pour 500; à Bruxelles, 1 pour 800; à Paris, 1 pour 1,000; à Berlin, 1 pour 2,000; à Londres, 1 pour 3,000; et à Saint-Pétersbourg, 1 pour 4,000.

***

Mais il ne s'agit encore, à bien dire, dans tout ce qui précède, que des applications domestiques du téléphone, et c'est presque de l'histoire ancienne, car on en est aujourd'hui aux applications à longue distance. Dans les premiers jours du mois de mai, une Compagnie vient de se constituer pour l'exploitation du système Hopkins, qui transmet distinctement la parole de Chicago à New York, c'est-à-dire à une distance de plus d'un myriamètre et demi.

Déjà on avait réussi à relier, par le téléphone, d'une part Berlin et Hambourg [288 kilomètres de fil], et d'autre part Venise et Milan [284 kilomètres].

On a pu converser, en Amérique, à 410 milles; en Perse, à 390 milles, entre Tabreez et Tiflis; dans l'Inde, à 500 milles; en Asie, à 300 milles. Puis sont venues les expériences plus précises entre Paris et Nancy [353 kilomètres], où, pendant une heure consécutive les ingénieurs ont conversé entre eux d'une gare à l'autre, au moyen d'un simple fil télégraphique de ligne. Un second essai avait été fait entre Paris et Bruxelles, le 17 mai 1882, à une distance de 344 kilomètres dans des conditions particulières, toutes nouvelles et tout à fait étonnantes. M. Van Rysselberghe, directeur du service météorologique de Bruxelles, était parvenu à rendre la communication téléphonique à travers un fil, indifférent à l'influence des courants électriques passant dans les fils voisins. M. Van Rysselberghe était même arrivé à ce résultat prodigieux de pouvoir faire fonctionner en même temps et sur un même fil, un appareil téléphonique et un appareil télégraphique. Pendant l'expérience exécutée le 17 mai, on a transmis une dépêche au directeur-ingénieur des télégraphes à Paris, par le télégraphe Morse, et, en même temps, par le même fil, le téléphone transmettait un message verbal qui était entendu à Paris, pendant que fonctionnait le récepteur de l'appareil Morse.

Le système de M. Van Rysselberghe neutralise les courants d'induction par divers procédés; par exemple, en plaçant sur le parcours du courant de ligne télégraphique un condensateur qui dérive le courant, de telle sorte que la ligne ne se charge que lentement; l'action inductrice exercée alors sur la ligne téléphonique est insensible.

***

C'est sur ce point que sont dirigés actuellement tous les efforts des inventeurs. Le récepteur de Graham Bell a été peu modifié, si l'on excepte les appareils de M. Ader et de M. d'Arsonval. Le transmetteur l'a été davantage; dans le but surtout d'augmenter l'énergie du courant électrique; et l'emploi du charbon pour établir le contact du disque vibrateur, dans les appareils d'Edison, de Hughes, etc., a fait faire à la téléphonie un progrès notable. Mais quelque parfaits que soient le transmetteur et le récepteur, la téléphonie à grande distance n'était possible qu'à la condition d'un isolement parfait de la ligne téléphonique et surtout de la neutralisation des effets d'induction exercés sur elle par les courants voisins des fils télégraphiques. On sait, en effet, qu'un courant produit des effets d'induction à sa naissance et à sa rupture, et l'on appelle, en général, induction l'influence particulière qu'exercent les corps électrisés ou magnétiques sur des masses magnétiques ou simplement conductrices placées dans leur voisinage. Ces effets d'induction sont d'autant plus marqués que la production et la rupture du courant sont plus brusques et leur énergie plus grande. Les courants énergiques et intermittents employés pour certains appareils d'éclairage électrique rendent impossible l'emploi des téléphones, et il en est de même de certains appareils télégraphiques. Il serait trop long d'énumérer toutes les tentatives qui ont été faites pour remédier à ces défauts. On peut les ranger sous les catégories suivantes:

1° La sensibilité du récepteur a été réduite de manière à diminuer l'influence des courants perturbateurs, en même temps que l'on augmentait la puissance du transmetteur de manière à ce que les courants transmis fussent supérieurs aux courants induits.

2° L'influence d'un fil sur l'autre a été supprimée par l'introduction de dérivateurs métalliques en communication avec la terre.

3° Ou bien on a établi, comme dans le système de Van Rysselberghe, des condensateurs dérivant directement le courant de ligne.

4° Enfin, on neutralise l'effet des courants d'induction en établissant au voisinage du fil induit des appareils où l'induction s'établit en sens inverse. Un second fil induit suffit à cet office.

***

Le système Hopkins paraît être le dernier mot du progrès. Les journaux américains font ressortir la sensibilité exquise des appareils, la perfection de l'articulation: les lettres *c* et *s*, rarement transmises dans le téléphone ordinaire, le sont, au contraire, très nettement; la distance, dit-on, semble avoir peu ou pas du tout d'effet sur la clarté et l'éclat de la parole transmise; les dérangements de l'appareil et les réparations nécessaires seraient, pour ainsi dire, nuls; l'induction ne se fait pas sentir d'une manière préjudiciable. L'appareil se distingue principalement par son transmetteur. Il est actionné par deux éléments Leclanché, et l'électricité de charbon flotte sur un bain de mercure qui assure le contact avec le diaphragme vibrant, sans ressort et sans poids, et aussi sans brusquerie.

Les expériences dont les journaux nous transmettent les détails ont ceci de particulier, qu'une partie de la ligne est immergée sous la rivière Hudson, où elle passe dans un câble de 4,980 pieds de long, et sur un autre point, où elle traverse un autre petit câble, à Cleveland. C'est à Cleveland qu'ont été constatés les résultats les plus surprenants.

D'abord, on a pu reproduire à Cleveland [Ohio] des passages de journaux lus à New-York et qui revenaient dans cette dernière ville, un jour ou deux plus tard, imprimés dans le *Cleveland Herald*. La distance est de 650 milles, soit 1,046 kilomètres. Mais ce qu'il y eut de plus curieux, c'est qu'une conversation entre New-York et Chicago [1,100 milles,] tenue le 30 mars 1883, était entendue distinctement à Cleveland. Les journalistes de Chicago et ceux de New-York étaient aux deux bouts de la ligne, et MM. Cushing, Fray, Ludwig, électriciens, étaient présents à l'office de New-York. On détacha les appareils Morse pour y substituer les téléphones. Bien que l'induction ne parût pas énergique, c'est cependant aux effets d'induction que furent attribués les résultats observés à Cleveland.

Paroles, chants, musique d'accordéon transmis soit de Chicago, soit de New-York, étaient entendus distinctement à Cleveland, alors même que l'on éloignait les récepteurs à quelques pouces de l'oreille. On entendit même le bruit du changement des diaphragmes à New-York et l'on reconnaissait les voix des personnes présentes.

Ajoutons que la Compagnie Hopkins est autorisée à exploiter ses brevets dans toutes les contrées du globe, à l'exception des Etats-Unis. Nous en aurons, sans doute, prochainement des nouvelles.

P. KUNTZ.

[Dans *La Liberté*.]

***

Nous extrayons, d'une statistique récemment dressée sur les caisses d'épargne en France, les chiffres suivants:

On compte 541 de ces établissements, dont 85 dans les chefs-lieux de département, 256 dans les chefs-lieux d'arrondissement, 180 dans les chefs-lieux de canton et 20 dans de simples communes.

Ces caisses comportent 794 succursales.

Les livrets de caisses d'épargnes s'élèvent à 3 500,000 en chiffres ronds, dont 2,300,000 de 500 fr. et au-dessous, 360,000 de 500 à 800 fr., 250,000 de 800 à 1 000 fr., et 290,000 au-dessus de 1,000 fr.

Sur les 3 millions 1/2 de livrets que comprend la France entière, Paris seul en a près de 500,000

Au cours de l'année dernière, il n'y a pas eu moins de 500,550 livrets délivrés par l'administration; les détenteurs de livrets se répartissent ainsi, au point de vue des professions:

Ouvriers et journaliers	120,161
Domestiques	55,693
Employés	21,717
Militaires et marins	10,311
Professions diverses	133,837
Enfants mineurs	158,324
Sociétés de secours mutuels	507

Le percement d'une nouvelle galerie de mine à Bully Grenay, dans le département du Pas-de-Calais, en France, vient de crever une caverne houillère renfermant cinq corps humains fossiles intacts: un homme, deux femmes et deux enfants, mesurant respectivement deux mètres trois, un mètre quatre-vingt-seize, un mètre trente et un mètre dix-huit; ainsi que des débris d'armes et d'ustensiles de bois pétrifié et de pierre, et de nombreux fragments de mammifères et de poissons.

Une seconde chambre souterraine renfermait onze corps humains de grandes dimensions, plusieurs animaux et un grand nombre d'objets divers et de pierres précieuses. Les parois portent des dessins grossiers représentant des combats d'hommes avec des animaux gigantesques.

Une troisième chambre plus grande encore paraît vide. On n'a pu y pénétrer à cause du gaz carbonique. On fait fonctionner les ventilateurs.

On sait combien le duc de Richelieu aimait les odeurs. Le comte de Castro-Pignano, ambassadeur de Naples, ayant acquis l'hôtel qu'occupait auparavant ce seigneur, trouva les appartements infectés de l'odeur du musc à un tel point qu'il ne crut pouvoir user de meilleur moyen, pour chasser cette odeur, que d'y mettre pendant quelques jours parquer des moutons; ce qu'il fit.

La direction du mouvement général des fonds au ministère des finances, en France, vient de publier le relevé des achats et ventes de rentes effectués pour le compte des départements pendant le premier trimestre de 1883.

Il résulte de ce relevé que les achats qui ont exigé l'emploi d'une somme de 91,957,786,76 ont porté sur 3,734,251 fr. de rentes, comprenant:

1,175,722 fr. de rentes	3 0/0	
407,730 —	3 0/0	amortissable
139,941 —	4 1/2 0/0	
2,010,958 —	5 0/0	

Les ventes ont produit, pendant les trois premiers mois de 1883, 36,726,166,47, provenant de la réalisation de 1,582,761,80 de rentes, ainsi réparties:

553,468 80 de rentes	3 0/0	
49,395 —	3 0/0	amortissable
60,726 —	4 1/2 0/0	
919,172 —	5 0/0	

Les achats du premier trimestre de 1883 accusent, par rapport à celui de 1882, une diminution de 1,471,755 fr. de rentes. Les capitaux comparativement employés à ces acquisitions ont été inférieurs de 38,776,001.24.

Quant aux ventes, elles ont porté, pendant le premier trimestre de 1883, sur 51,699.80 de rentes de plus que pendant la même période de 1882, et le produit de leurs réalisations a été de 330,445.47 supérieur à celui du premier trimestre de l'année précédente.

Pendant les deux premiers trimestres de 1882 et de 1883, les cours moyens des rentes ont été les suivants:

	1882	1883
3 0/0	83 14	79 90
3 0/0 amortissable	83 41	80 88
4 1/2 0/0	112 58	110 23
5 0/0	115 21	115 05

Avec l'accroissement de la population parisienne, le nombre des individus tarés venant à Paris pour y vivre d'expédients, augmente tous les jours. Tous ceux qui, soit en province, soit à l'étranger, se sont rendus coupables de quelques méfaits, viennent poursuivre dans cette grande ville le cours de leurs exploits, et l'on sait que quand un homme a une fois mis le pied dans le chemin du crime ou du vice, ce n'est pas en vivant dans le milieu d'une population grouillante et pervertie, comme celle d'une capitale considérable, qu'il arrive à se relever. Une chute en entraîne une autre; c'est dans l'ordre.

De là, cette inquiétante quantité de gens, auxquels on a donné le nom de récidivistes, et qu'il importe de ne pas confondre, comme malfaiteurs, avec ceux qui ont maille à partir avec la police, mais dont le casier judiciaire, jusque-là, était encore intact.

C'est pour les reconnaître que l'on vient d'expérimenter à la préfecture de police, un système très curieux.

On sait que depuis huit années, tous les prévenus de droit commun sont photographiés à leur arrivée au dépôt. Ces photographies s'élèvent, aujourd'hui, à plus de 75,000, dont 60,000 pour les hommes et 15,000 pour les femmes.

Comment reconnaître un récidiviste dans ces 75,000 cartes? La chose serait impossible sans un procédé de classification qui abrège les recherches. C'est ce procédé que l'on croit avoir découvert.

D'après ce système, les photographies sont d'abord partagées par sexe.

Ensuite, les 60,000 portraits d'hommes sont répartis en trois divisions basées sur la taille et subdivisées chacune en trois séries correspondant à la longueur de la tête.

Grâce à cette subdivision, les groupes de photographies ne contiennent plus que 6,000 cartes environ, répondant aux longueurs de têtes: petites, moyennes ou grandes.

Ces nouveaux groupes ainsi formés sont subdivisés eux-mêmes en trois espèces, suivant la longueur du pied, comprenant chacune 2,000 photographies.

La longueur des bras étendus en croix ou grande envergure divise, ensuite, chacun des paquets de photographie précédents en trois, et les réduit à des séries de 600, que l'on divise de nouveau en prenant pour base l'âge approximatif de l'individu, la couleur des yeux et la longueur du doigt médium.

C'est ainsi qu'au moyen seulement de quatre coefficients anthropométriques nouveaux, la collection des 75,000 photographies est divisée en groupes de 50, qu'il est facile de parcourir rapidement.

Tout le monde sait qu'en France, un fils aîné de veuve est exempt du service militaire. La loi a établi une règle générale, sans s'occuper des soutiens de famille, qui, par leur conduite, seraient indignes de ce privilège.

Le cas se présente cependant malheureusement assez souvent, pour que plusieurs députés aient pris le parti de combler la lacune laissée par l'ancienne loi sur le recrutement. Ces députés ont recueilli des faits sur lesquels ils appuieront l'amendement qu'ils se proposent de présenter lorsque la loi en étude à la commission de l'armée viendra en discussion.

Un des plus souvent signalés est relevé dans les rapports de la gendarmerie sur les délits d'ivrognerie. On voit, en compulsant ces rapports, que certains "soutiens de famille" deviennent plutôt une charge qu'une aide aux parents qui leur restent, et que ce serait rendre service à ces parents que de les débarrasser de pareils sujets. Mais jusqu'à présent on ne peut rien; un fils aîné de veuve peut s'enivrer tous les jours, dissiper l'argent de sa mère, la malmener, laisser ses frères et sœurs dans le dénûment, être cause de misère dans la famille, et même un objet de terreur, il continue à jouir de la prérogative d'exemption.

On lit, dans l'*Italie*:

Le conseil communal du Cadore a l'intention d'offrir à S. M. la reine d'Italie, à titre de donation au nom du Cadore, le bois de Gogna.

Gogna est un petit plateau des plus pittoresques, situé au confluent du Piave et de l'Ansiei; il a la forme d'un triangle isocèle dont les côtés égaux sont marqués par la Piave et par l'Ansiei et la base, par la route d'Auronso à San-Stefano del Comelico.

Les côtés peuvent avoir en moyenne 800 mètres chacun. Ce plateau renferme une source d'eau sulfaro-ferrugineuse très estimée avec un petit établissement de bains. La reine s'y arrêtait pour déjeuner sur l'herbe toutes les fois qu'elle y passait dans ses excursions à Viedende, à Candide, à Auronso ou à Mesurina.

Il y a quatre cents ans, les aïeux des montagnards du Cadore donnèrent à la république de Venise le bois de Somadia, qui fut depuis appelé bois de Saint-Marc; ils reçurent en échange des privilèges et des faveurs. Ce bois devint, plus tard, la propriété de l'Autriche et ensuite du gouvernement italien, qui en tire les plus belles antennes dont se servent les arsenaux royaux.

Une vieille femme qui allait épouser un jeune homme, voulant lui faire broder des gilets dit à l'ouvrière:

"Pensez vous que ce serait mieux au tambour qu'au crochet?

—Madame, il convient mieux, à votre âge, de broder au passé le présent du futur."

La recherche de l'absolu.

Les époux Merlin étaient à table et considéraient d'un air morne un plat de pommes de terre frites que la bonne venait de servir.

— Désolant! désolant! dit Julien. Elle n'y arrivera jamais.

— Je lui ai pourtant fait donner des leçons, ajouta Clarisse.

— Il n'y paraît guère. Vois, celles-ci sont noires, grasses, molles au possible. Il n'y en a pas une seule de croustillante.

Il sonna avec violence, la bonne accourut.

— Rosalie, qu'est-ce que ces saletés-là?

— Des frites, monsieur.

— Dites des caricatures de frites!

—Des caricatures! s'écria Rosalie, indignée. Est-ce que je sais en faire, moi!

—Voyons, la main sur la conscience, je vous le demande, ces pommes de terre ressemblent-elles à celles des fritureries, si blondes, si croquantes, si appétissantes enfin que les plus grandes dames ne dédaignent pas de descendre de leurs brillants équipages pour s'en faire servir un cornet?

—Si j'avais de la graisse neuve, ces malheurs-là n'arriveraient pas.

Sa maîtresse lui fit observer que le saindoux n'était nullement avancé en âge, puisqu'il ne servait que pour la troisième fois.

—Ecoutez, Rosalie, dit Julien inspiré, j'ai trouvé le joint!.... Vos pommes de terre sont toujours molasses et noires, parce que votre graisse n'est jamais assez chaude.

—Bien possible.

—C'est certain. A l'avenir, vous attendrez qu'elle soit bouillante avant d'opérer.

—D'opérer. Oui, monsieur.

Le même résultat fâcheux continua de se produire avec une régularité constante; Rosalie avait beau attendre que la friture fût à point, ce qu'elle en tirait après l'opération avait fatalement l'aspect lamentable.

—De plus en plus infectes! s'écria Merlin, découragé. C'est à y renoncer!

—Eh bien, renonces-y, dit Clarisse. Tu m'énerves avec tes bêtes de pommes de terre.

—A qui la faute?.... Est-ce que dans un ménage qui se respecte on ne doit pas savoir frire?.... Et moi qui me berçait de l'espoir d'en manger de soufflées. En sommes-nous assez loin, bon Dieu!

—Souffle-les si tu veux et laisse-nous tranquilles.

—Ah! vous le prenez sur ce ton, chère madame?

—Oui, cher monsieur.

—Eh bien, demain, entendez-vous, demain, je mettrai moi-même la main à la pâte!

—Monsieur épluchera les pommes de terre? demanda Rosalie.

—Non, mademoiselle.... Je n'apparaîtrai que pour les plonger dans la poêle et en surveiller la cuisson.... et vous m'en direz des nouvelles!

Le lendemain, sans faire attention aux airs ironiques de sa femme, Julien entra dans la cuisine, où il trouva tout préparé.

Ne voulant pas être troublé dans son laboratoire, il s'enferma, non sans une certaine émotion, pour arriver à la solution du problème.

"Elles seront croustillantes ou elles ne seront pas!" se dit-il avec un léger tremblement dans la voix.

Le feu, suffisamment ardent, devait chauffer ferme le saindoux liquéfié.

"Mais comment savoir si le calorique est à point?.... Si je mets trop tôt mes pommes, je ne les saisis pas, elles languissent, et je n'obtiens que des petits graillons.... Oh! quel trait de lumière! Je me souviens d'avoir entendu dire qu'en pareille occurrence les cuisiniers crachaient légèrement dans la friture pour s'assurer de son degré de température. Si elle fait pschit, pschit, en frissonnant, c'est qu'elle est suffisamment chaude. Ce moyen est rapide, mais d'une propreté douteuse. Contentons-nous de prendre de l'eau au robinet pour notre aspersion."

Il en emplit sa main et la secoua sur la poêle. Immédiatement un bruit de vapeur lâchée, accompagné de nombreuses gouttelettes brûlantes, le fit se sauver du fourneau avec le plus louable empressement.

—Qu'est-ce donc? demanda Clarisse inquiète, à travers la porte.

—Rien, ma bonne.

—Mais si!.... J'entends un "pschit pschit" singulier. Tu ne t'es pas brûlé au moins?

—Le bruit vient du gonflement des pommes de terre.

—En as-tu encore pour longtemps?

—J'ai presque fini.

Il n'avait pas encore commencé. Quand la graisse eut cessé d'être menaçante, il y déposa avec précaution ses rondelles et les regarda prendre couleur avec une impatience fébrile.

Au bout d'un instant, elles lui parurent d'un si beau jaune qu'il en prit une au bout de sa fourchette et la goûta.... Elle était crue.

"Tiens, se dit-il, l'opération est plus longue que je ne pensais. Remuons la sauce et attendons."

Quand il jugea la cuisson suffisante, il ramassa ses pommes et les mit à égoutter dans la passoire.

—Où en es-tu? cria Mme Merlin.

—A l'égouttage.

—Est-ce réussi?

—Admirablement.

—Viens te mettre à table. Rosalie servira ton plat.

Julien ne se pressait pas de quitter la cuisine. Il lui semblait que les frites perdaient de leur belle coloration au fur et à mesure qu'elles se dégraissaient. Illusion d'optique sans doute.

"L'important, se dit-il, c'est qu'elles croustillent."

A son entrée dans la salle à manger, Clarisse l'enveloppa d'un regard inquisiteur.

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, ta robe de chambre est mouchetée de taches de graisse!

—A peine deux ou trois petites....

—Tu ne te vois pas, malheureux! C'est la suite de l'explosion, n'est-ce pas?

- Quelle explosion?

—Eh! tu sais bien.... le bruit que nous avons entendu?

—Les femmes font des monstres de tout.

—Enfin, si tu es arrivé à les souffler, je passe sur la robe de chambre.

—Les souffler..... comme tu y vas toi!

—Ne m'as-tu pas dit que le "pschit pschit" venait du gonflement des pommes.

—Sans doute.... seulement le soufflage n'a pas tenu: les ampoules ont disparu. Mais quant à être croustillantes, je ne dis que ça.

Rosalie entrait, le plat à la main, avec un mauvais sourire sur les lèvres.

—V'là l'ouvrage de monsieur. Si celles-là cassent les dents, je l'irais dire à la foire au pain d'épice!

Ces produits si soigneusement élaborés étaient collés les uns sur les autres, gras, visqueux et d'une couleur suie aussi peu appétissante que possible.

A cette vue navrante, Clarisse partit d'un éclat de rire blessant pour son mari.

—Avant de railler les choses, on les goûte, dit-il en entassant sur son assiette des rouleaux de cent francs d'un genre farineux.

—Tu ne vas pas manger ça?

—Pourquoi donc?

—Tu t'étoufferais, imprudent!.... Elles sont crues à l'intérieur. Tu ne les retournais donc pas dans la poêle?

—Mais si, très bien.

—Très mal, plutôt.

—C'est inconcevable! Une chose si simple et ne pouvoir y arriver.... Te risques-tu?

—Merci!

—Pour me faire plaisir.

Clarisse fit mine d'en goûter une qu'elle cracha presque aussitôt sur son assiette.

—Détestables!... Jamais je n'en ai vu de si complètement manquées.

A ce moment, Rosalie reparaissait dans la salle à manger en poussant des cris de paon.

—Madame, madame! Regardez.. J'ai mis dans la friture le restant des épluchées et voyez.... Sont-elles assez dorées, assez grésillantes!

—Comment avez vous procédé?

—Tout bêtement.... comme monsieur.

—Et le diamant s'est fait seul, dit Julien pensif, comme dans le roman de Balzac!

Sait-on que Rosette et Damiette, bâties sur la mer il y a près de mille ans, en sont à deux lieues aujourd'hui. Depuis 1880, à l'embouchure du Rhône le continent s'est avancé de trois lieues dans la mer. Venise voit ses lagunes se combler et on peut prévoir le temps où elle joindra la terre ferme; Ravenne, au temps où écrivait Strabon, était comme Venise entourée par la mer.

Aujourd'hui Ravenne en est à une lieue. La ville d'Adria, en Lombardie, autrefois port de l'Adriatique, à laquelle elle donna son nom, est à vingt cinq kilomètres. Depuis 1604, les rivages de la mer, à l'embouchure du Pô, se sont éloignés de douze kilomètres!

L'idée de la mort, cette redoutable échéance devant laquelle—comme le remarque Montaigne, les plus vaillants font la grimace — ne l'avait jamais troublé. Dès l'âge de vingt-trois ans il avait composé pour lui-même, avec des termes empruntés au métier d'imprimeur qu'il exerçait alors, l'originale épitaphe que voici:

Ci-gît,
nourriture pour les vers,
le corps de
Benjamin Franklin,
imprimeur,
comme la couverture d'un vieux livre
dont les feuillets sont déchirés,
dont la reliure est usée.
Mais l'ouvrage ne sera pas perdu;
car il reparaîtra, comme il le croit,
dans une nouvelle édition
revue et corrigée
par l'Auteur.

Benjamin Franklin naquit à Boston le 17 janvier 1706. Il était le dernier garçon d'une nombreuse famille et avait en tout seize frères ou sœurs. Son père, qui était teinturier en Angleterre, s'était fait, à Boston, fabricant de chandelles et de savon.

L'oisiveté ressemble à la rouille, elle consume plus vite que le travail n'use. La clef dont on se sert est toujours claire.

L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insolent.

La pauvreté prive souvent un homme de tout ressort et de toute vertu: il est difficile à un sac vide de se tenir debout.

Fragment de dialogue entre un journaliste monarchiste et un journaliste républicain.

—Vos lecteurs, dit le premier, sont républicains parce qu'ils ne sont pas assez éclairés!....

—Et les vôtres sont royalistes parce qu'ils sont trop illuminés!....

—Comment aurait-on appelé le marquis de Caux s'il eût imité l'exemple de Billoir?

—Caux scient.

—Et sa femme?

—Patti scié.

Louis XIV lut le Télémaque, et, soit qu'il fût guidé par la prévention ou accusé par sa conscience, il s'y vit à chaque page. Un jour il dit, en petit coucher, en présence de Fagon et de Félix:

—Je savais bien par le livre des Maximes que M. l'archevêque de Cambrai était un mauvais esprit, mais je ne savais pas qu'il fût un mauvais cœur; je viens de l'apprendre en lisant "Télémaque." On ne peut pousser l'ingratitude plus loin. Il a entrepris de décrier éternellement mon règne.

— Fagon et Félix lui représentèrent que la malignité n'était pas dans le livre, mais dans les lecteurs.

Cette vérité courageuse couvrit de gloire le premier médecin et le premier chirurgien, mais ils ne persuadèrent pas le roi.

Les yeux, dit la Sagesse des nations sont les fenêtres de l'âme.

C'est possible; mais, en tout cas, ce n'est pas la "jalousie" qui les ferme!

—A quoi reconnaît-on si un chien est chinois?

—Quand le chien jape au nez.

On disait au duc de Longueville que les gentilshommes voisins de ses terres y chassaient continuellement, et qu'il ne devrait pas le souffrir.

—J'aime mieux, répondit-il, avoir des amis que des lièvres.

Notre confrère K...., le critique musical bien connu, reçoit l'autre jour la visite d'un compositeur bavarois, qui lui offre un album.

—Voici, dit-il, un recueil de vingt-deux marches que j'ai composées.... voudriez vous leur consacrer un article?

—Très volontiers, répond le critique... mais il faudra me procurer un ascenseur!

Au cercle.

On parlait hier, de la mort d'un jeune boudiné, qui ne passait pas précisément pour un Tancrède.

—De quoi donc est-il mort? demande un des assistants.

—Lui? répond un ami, il a dû mourir d'une gifle.... négligée!

M. de B...., le fougueux député de la droite, disait hier à la buvette du Palais-Bourbon:

—Décidément, il n'y a rien à faire avec notre parti!...... L'énergie et l'activité manquent.... ils sont tous paresseux!......

—Qui, cher collègue, paresseux avec "des lis"! interrompit un député journaliste appartenant à l'extrême-gauche.

Notre confrère D.... en veut beaucoup aux médecins aliénistes.

—Si la chose était en mon pouvoir, disait-il hier à l'ami C...., je les ferais tous enfermer comme fous.

—Mais quel genre de folie leur trouvez-vous?

—Celle de se croire.... médecins aliénistes.

On nous communique, dit le *Courrier du Soir*, de Paris, les plans d'un très intéressant appareil destiné à la ventilation des appartements, théâtres, hôpitaux, tunnels, navires, que nous croyons utile de signaler à ceux de nos lecteurs que ces sortes de choses intéressent.

Cet appareil est d'une construction très simple. Qu'on se figure une caisse cylindrique pleine d'eau traversée depuis le fond jusqu'à une vingtaine de centimètres au dessus du niveau supérieur par un tuyau. Dans l'eau de cette caisse et autour du tube se meut une cloche renversée en tôle guidée verticalement par des galets roulant le long d'une tige.

Les mouvements d'aspiration et de refoulement de cette cloche forment l'appel et le refoulement de l'air vicié ambiant. Le tuyau qui traverse la couche d'eau et dont nous venons de parler plus haut, est relié à l'aide de 2 coudes à un système de soupapes; l'une aspirante, l'autre refoulante. Ces 2 soupapes très amovibles sont chacune dans une boîte démontable qui se visite avec la plus grande facilité. A la soupape d'aspiration vient se relier un réseau de tuyau allant dans toutes les directions pour déboucher dans les points à ventiler. L'air vicié est appelé par l'appareil et refoulé au dehors dans un tuyau spécial unique. L'air frais et pur appelé par le vide que produit l'appareil arrive par les interstices des fenêtres et aussi par des ouvertures spécialement faites sur le dehors.

Les avantages principaux de cet intéressant appareil sont, outre son prix très bas, son fonctionnement très doux sans production de courants d'air gênant comme avec le ventilateur à palettes, et le peu de force motrice que sa marche exige.

Il est donc économique sous tous les rapports.

Pour avoir des renseignements sur cet appareil, s'adresser à MM. Boettcher et Kapp, 26 Bd. de Strasbourg dépositaires en France, ou à M. L. Cahen, ingénieur, 20, rue Taylor, représentant du capitaine Norton.

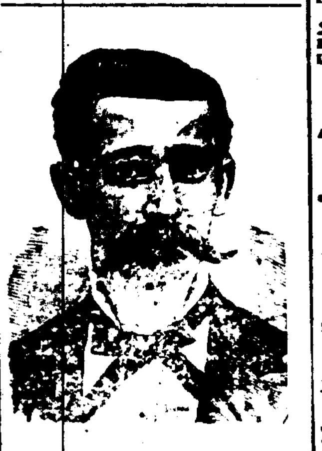
Nous le recommandons chaudement aux ingénieurs, architectes et constructeurs.

La composition chimique de la mer Morte, d'après un journal spécial allemand, varie avec les saisons, la quantité de pluie, etc; l'observation prouve en outre que la densité de ses eaux, à la surface, varie entre 1,021 et 1,164 et s'élève à 1,256 à une profondeur d'environ mille pieds. L'analyse chimique montre également que les éléments dont elles se composent sont différents suivant la profondeur; la proportion de brôme, par exemple, étant de 0.167 pour 1000 à la surface 0,700 à 984 pieds de profondeur. L'iode et le phosphore paraissent manquer entièrement, l'absence de ce dernier corps étant attribuée, en partie, à l'absence de vie animale; on n'y a pas trouvé d'argent non plus. Des diverses analyses chimiques qui ont été faites, comme des indications géologiques, il semble résulter que la matière saline de la mer Morte serait due à des sources minérales ayant existé à une époque éloignée, en grand nombre, tant dans son propre bassin que dans le voisinage, sources dont il subsiste encore quelques-unes.

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12.. rue Dauphine, immédiatement après [illegible] angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

S. P. MALONEY, D. D. S,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
150.......RUE DU CANAL.......150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix modérés.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix [illegible]
25 août—



Viennent d'être reçus
de France,
DE BEAUX
VERRES.
meilleures qualités, Cristal de Roche.
Véritables verres-cailloux.
E. CLAUDEL
Opticien,
rue du Canal, près Camp.
—1y

Mme Bonemo, sage-femme, et [illegible] 149 St Louis et 101 Bourgogne, se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec le temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au public.
16 déc—1 er

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de commodités électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
LABRADOR, Collier, mercredi, 6 juin.
SAINT-GERMAIN, Bonneau. Mercredi, 13 juin.
Prix du passage pour le Havre:
Première cabine (vin compris)..$80 et $100
Deuxième classe..........$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
AD. SCHREIBER,
3½ rue Carondelet

Ligne de Bordeaux.
COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.
Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit:
CHATEAU LAFITE, 4000 Tonneaux (neuf) le 28 avril.
CHATEAU LEOVILLE 4000 Tonneaux (neuf) le 29 mai
1re Chambre, $80. Entrepont $25
F. Le Boulanger, Funch, Edye & Co., 46 Beaver Street, Ag't gén. pour passage. | 27 South William St. Agents généraux.
Agent à la Nouvelle-Orléans,
L. A. FOURNIER,
No 163 rue Gravier.
1er août—1an

North German Lloyd.
STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE, SOUTHAMPTON ET HAVANE.
Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers l'automne prochain, comme suit:
De Brême — de la Nlle-Orléans.
Steamer ———, 8 sept. Vers le —
Steamer ———, 6 oct. Vers le —
PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150, Entrepont, $38.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton Havre ou Brême—Chambre, $150, Entrepont, $45
De la Nouvelle Orléans à la Havane—Chambre, $35, Entrepont, $15
Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.
" " 1 an, gratis.
N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Waldo, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:
De Brême à Galveston $35 00
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départs et le prix du passage.
Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Havre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les consignés.
Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie,
9juin— 42 rue de l'Union.

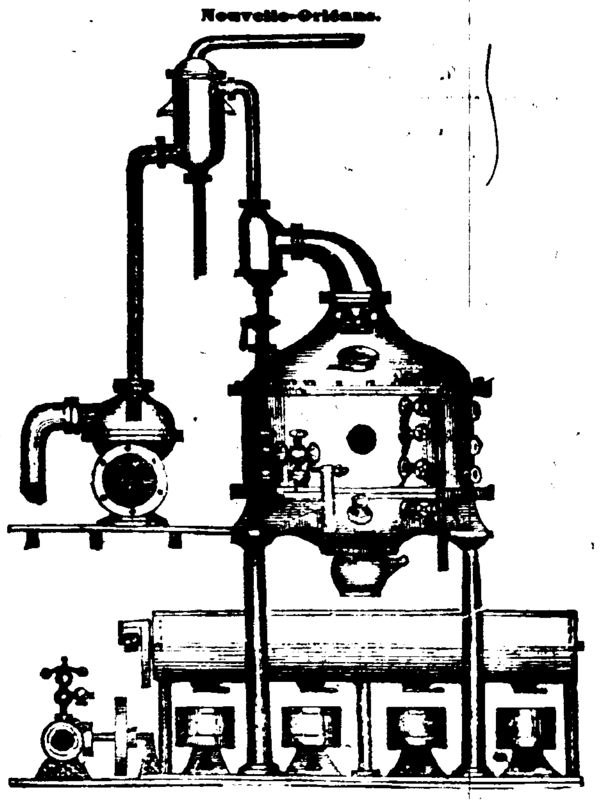
LIGNE ANCHOR
—DE LA—
Méditerranée à la Nlle-Orléans.
Le beau vapeur
de la ligne Anchor, partira de la Méditerranée en destination de la Nouvelle-Orléans à la fin de ce mois. Les dates de ses départs sont, de Gênes, le —, de Naples, le —; de Palerme, le — courants. Il fera escale à Malaga s'il y trouve du fret.
Les importateurs feront bien de transmettre par le câble, sans délai, leurs ordres à leurs correspondants.
Un autre vapeur de la ligne suivra celui-ci peu de temps après.
Pour de plus amples renseignements, s'adresser à
MM. FORSTALL, CLAYTON & CO.
173 rue de la Commune.
16sept—

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI 6 juin, A M 8
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
LOUISIANA,
Capt. Gager
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0
Passage -Cabine..............$40
Entrepont..................20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

POUR LA HAVANE.
Packet régulier entre la Nouvelle-Orléans et la Havane.
Le A. 1. brick espagnol
ANA PAURA,
Capitaine Ygartua,
est attendu et partira pour la Havane le ou aux environs du 1er juin prochain.
Pour fret ou passage, s'adresser à
G. CORRAL & CO.,
20 mai—15 f Agents, 57 rue Douane.

VAPEURS.
MANDEVILLE et COVINGTON
Vapeur de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.
COMMENÇANT LE 1er MAI 1883.
Le vapeur partira de Milneburg, à l'arrivée des convois de la gare Pontchartrain, au pied de la rue des Champs-Elysées:
TRAINS.
Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Madisonville, Old Landing........1 p. m.
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing........4 p. m.
EXCURSIONS:
Mercredis, pour Mandeville et Old Landing........8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing........7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville........6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville........6 p. m.
RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis........5 a. m.
Laissera Old Landing mardis et vendredis........6 a. m.
Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche........3 p. m.
L'eau et le temps le permettant.
PRIX DU TRAJET, aller ou retour, 50 cts
Prix de l'excursion, aller et retour, 50c
Moitié pour les enfants.
Le frêt est reçu journellement à la gare de frêt du chemin de fer de Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent,
1 mai 38 rue Carondelet.

EDWARDS & HAUBTMAN
Successeurs de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21 à 31 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie---Une Spécialité.
Thermomètres à sucre. Essayeurs de jus de cannes. Saccharomètres en cuivre et en métal; Refouloirs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 80 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. Steam Trains, Clarificateurs. Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (Mixers), Charriots à Sucre, Centrifuges Etc. Satisfaction garantie.
13mai -1mois—DimMaJe

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Havre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

Le nouveau Steamship PARIS partira pour le Havre vers le 1er juin et sera suivi par le MARSEILLE vers le 1er juillet 1883.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont) valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Havre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Le Steamship MARSEILLE partira du Havre vers le 18 mai, d'Anvers le 24 mai et de Bordeaux vers le 1er juin. Le Steamship DUPUY-DE-LOME suivra, partant du Havre vers le 18 juin, d'Anvers le 25 juin et de Bordeaux le 1er juillet.
La Compagnie se réserve le droit de changer les dates des départs, et de remplacer ces vapeurs par d'autres.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avr FORSTALL, CLAYTON & CO, 173 rue Commune.

Photographie Artistique.
Galerie de Photographie et de Bel Art
—DE—
WASHBURN,
109 RUE DU CANAL - - NOUVELLE-ORLÉANS.
Le plus grand établissement au Sud. Perfection dans tous les départements. Tous les portraits connus de l'art, faits, depuis le plus petit portrait médaillon jusqu'à grandeur d'homme, à l'huile, à l'encre de Chine, au crayon et aux couleurs à l'eau.
Nous faisons une spécialité de copier et de grandir des portraits petits ou passés, et de préserver la ressemblance avec fidélité. Il sera répondu promptement par la Poste aux ordres transmis ou aux informations demandées par la malle.
Nous ne faisons que des travaux supérieurs. Nos prix sont raisonnables. Nous invitons cordialement le public à venir visiter notre galerie—visite qui n'obligera à rien.
Etabli en 1845. WASHBURN, Artiste-Photographe.
2 mai—

FRANTZ & OPITZ,
Coin des rues Royale et Bienville.
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqués, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparations de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—1an

PHARMACIE DUCONGE.
39........RUE DE CHARTRES........39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de:
MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé.
Agence pour la vente du Wallace's Dysentery Remedy. 1er sept 82—1an

BUREAU DE PRETS,
OTTO SCHWANER,
17.......RUE BARONNE.......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

BODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 2 et 4 roues, charrettes à bœufs, etc., pour logs, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux darcis, nos moyeux forgés à froid et les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet

Marais Street Steam Brewery
H. F. STURCKEN,
30, 32, 34 et 36 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis.
1er fev—82—1 an,DMJ

On peut toujours se procurer l'Abeille chez
H. Billard, libraire, coin Bienville et Chartres
F. Fournier, .. 139 rue Royale,
G. Ellis .. 11 Decatur,
G. F. Wharton, .. 21 1/2 Carondelet,
Wm. Johnson, .. 306 Decatur,
F. Schumacher .. 59, Passage de Bosia

FEUILLETON.

No 9. Commencé le 29 mai.

LES BATAILLES DE LA VIE.

La Comtesse Sarah.

PAR

GEORGES OHNET.

—Suite—

Et, s'élançant au bras d'un cavalier, elle valsait pendant des heures, avec une sorte de fièvre passionnée. Des rougeurs montaient à ses joues, et, les dents serrées, fiévreuse, violente, elle mettait cinq ou six danseurs hors d'haleine. De sa chevelure d'or s'exhalait un parfum plus puissant, sa peau prenait un éclat plus velouté. Sa démarche devenait languissante et voluptueuse. On ne pouvait l'approcher sans subir un charme étrange. Il y avait en elle quelque chose de diabolique qui troublait profondément. Elle avait une sorte de phosphorescence, comme la mer par les temps d'orage. Ces soirs-là, elle rendait les hommes fous. Elle les laissait partir enivrés, l'esprit bouleversé, le cœur palpitant. Le lendemain ils revenaient, tout pleins des impressions de la veille; ils trouvaient Sarah calme, grave, froide, et tombaient du haut de leurs rêves et de leurs espérances. La jeune fille n'y mettait aucune coquetterie. Ses emportements étaient inconscients. Sa nature première, ardente, fantasque, reparaissait par brusques échappées, son tempérament dévergondé se manifestait par des fantaisies soudaines, puis la seconde nature, qu'elle devait à l'éducation, prenait le dessus, et elle cessait d'être la jeune bohème irritante, capiteuse, pour redevenir la sévère et correcte miss anglaise.

La bonne Stewart connaissait bien ces accès singuliers, pendant lesquels Sarah bouleversait tout son entourage. Elle en riait avec elle, les appelant ses crises électriques, et prétendait qu'en touchant la jeune fille on recevait un choc, comme si de sa chair un fluide se fût dégagé. Puis, devenant grave, elle ajoutait:

—Tant que vous n'aimerez pas, ma chère enfant, il n'y aura pas de mal. Mais le jour où vous aimerez, ce sera terrible. Tâchez, Sarah, que celui que vous aimerez vous aime.

Et, avec un sourire maternel, la vieille dame ajoutait:

—Du reste, comment un homme aurait-il assez peu de goût pour ne pas vous adorer?

La belle Anglaise pirouettait alors sur un pied, et, prenant dans sa main une des boucles de sa vieille amie:

—Je crois que je n'ai pas de cœur, ma chère Stewart, disait-elle gaiement, car je ne l'ai jamais senti battre. J'aurai bientôt vingt-cinq ans, et je n'ai encore eu de véritable affection que pour ma mère, pour vous et pour mon caniche Jap. Est-ce naturel? Aucun de ces charmants messieurs qui, depuis plusieurs années, m'ont fait une cour assidue dans toutes les langues des pays que nous avons parcourus, ne m'a paru désirable comme époux. Ils étaient tous trop occupés d'eux-mêmes, trop soucieux de leur petite personne, de leurs petits effets et de leurs petits succès. Ce sont de jolies gravures de modes, toutes taillées sur un unique patron. Ils saluent tous de la même façon, par une brusque saccade de la tête, ils ont tous la même conversation banale et creuse, ils montent tous adroitement à cheval, tirent tous convenablement le pigeon: pas un ne se distingue vraiment des autres. Ils me sont agréables, mais ils ne m'occupent pas. J'attends le coup de foudre, mais je crains bien de ne le ressentir jamais. Au reste est-il bien nécessaire que j'aime? Est-ce que nous ne sommes pas bien toutes les deux? Notre ménage n'est-il pas parfait? Nous jouissons de l'indépendance la plus complète. Nous allons où nous voulons, au gré de notre fantaisie, et pendant toute l'année nous suivons le soleil, de sorte que nous n'avons jamais froid. Restons comme nous sommes, jouissons de ce que nous avons, et ne nous soucions pas du reste.

—Cela est très philosophique, répondait Stewart, et, pour ma part, je ne crois pas que ma condition puisse jamais être meilleure. Mais il est impossible que vous ne rencontriez pas un jour l'homme que vous devez aimer. Et alors, ma chère Sarah, prenez bien garde à vous, car vous n'aimerez pas à demi.

—Nous verrons bien!

Et, s'asseyant devant son piano, d'une voix éclatante, l'insouciante Sarah se mettait à chanter les paroles rêveuses de la tendre Marguerite, les modifiant pour la circonstance;

Je voudrais bien savoir quel sera ce jeune homme,
Si c'est un grand seigneur, et comment il se nomme......

Puis se levant brusquement:

—Allons prendre l'air, Stewart; vous me donnez la migraine avec toutes vos imaginations. Vous êtes sentimentale, ma chère, et je suis sûre qu'autrefois vous avez dû faire des passions!....

Mrs Stewart rougissait pudiquement, ce qui donnait à son visage, habituellement écarlate, le flamboiement d'un incendie, et, suivant sa jeune amie, elle allait au dehors.

Il y avait environ quatre ans que les deux femmes menaient cette existence nomade qui plaisait tant à Sarah, roulant en wagon, en bateau, en voiture, allant du nord au midi, d'hôtels en villas, traînant à leur suite des malles, des sacs, des plaids, ayant cet aplomb irritant des Anglais en voyage et connues déjà sur les différents parcours, comme des inspecteurs de la Compagnie. Jamais de chez soi définitif, toujours un provisoire, dans lequel on s'installait imparfaitement quoique luxueusement, et dans lequel on ne prenait même pas le souci de faire sa place, comme un chien qui se couche dans l'herbe haute. A quoi bon s'ingénier, pourquoi commencer des habitudes? On partirait peut-être demain. Et on prenait les choses comme elles étaient, avec cette odeur fade des chambres banales, retrouvant, sans étonnement, sur les cheminées les épingles à cheveux de la voyageuse d'avant, ou dans une bobèche de chandelier les bouts de cigare du voyageur parti du matin.

Leur dernière station avait été Naples. Là, Sarah s'était sentie un moment lasse de courir les chemins. Elle avait trouvé à Sorrente un palais caché dans la verdure, qui lui avait donné des pensées de séjour prolongé. Sur la terrasse aux balustrades de marbre rose, entendant, au soir de février, les oiseaux chanter dans les arbres en fleurs, Sarah s'était laissé aller à une langueur inaccoutumée. Elle restait, des heures entières, pensive en face du golfe, regardant, avec des yeux fixes, les voiles rouges et blanches des balancelles et des speronares qui passaient sur la mer bleu turquoise, rapides et légères comme des ailes d'oiseaux. Au loin, les flots blanchissaient sur le rocher de Capri, et, dans le ciel d'une transparence exquise, le regard se perdait, flottant, indécis, dans un vague délicieux. La jeune fille, étendue dans un hamac, restait des journées entières muette et rêveuse. Stewart, étonnée, respectait son silence, lisant avec passion des Magazines, dont elle avait toujours une ample collection, et savourant délicieusement des histoires d'amour. Un soir, Sarah laissa tomber ces paroles, stupéfiantes dans sa bouche:

—La vie est bonne ici; achetons cette propriété et installons-nous.

Stewart, qui ne s'étonnait pas facilement, perdit tout son flegme; elle se leva avec vivacité, et s'approcha de la jeune fille pour voir si elle était bien éveillée. Sarah avait les yeux grands ouverts, mais il était incontestable que son esprit sommeillait. La dame de compagnie chercha avec anxiété ce qui avait pu modifier si brusquement et si complètement les idées de miss O'Donnor. Comme sa santé était excellente, elle pensa que peut-être elle avait pu s'éprendre de quelque beau gentilhomme napolitain. Elle fit un rapide examen qui ne lui fournit aucun renseignement. L'état de Sarah s'aggravait pendant ce temps-là très sérieusement. Elle avait fait venir tout un assortiment de volumes de poésie, et elle avait délaissé la joyeuse musique d'opérette, qu'elle chantait d'une voix si brillante, pour s'adonner au déchiffrage de sérieuses partitions. C'était toute une révolution, et Stewart, facile à se plier à tout, à la condition d'être prévenue, se mettait déjà en mesure de sacrifier à la rêverie et à la sentimentalité, quand un changement complet bouleversa de nouveau l'horizon.

Le duc de Bligny venait d'arriver à Naples avec son yacht; il avait rencontré miss Sarah sur la Chiaia, achetant des porte bonheur en filigrane d'or, il lui avait développé tout son plan de voyage le long des côtes d'Italie et de France, et, avec une joie d'enfant, la belle Anglaise avait accepté d'être de la partie. Elle était rentrée, comme une avalanche, à Sorrente, avait bouleversé tout dans le palais, jeté pêle-mêle les compositeurs sérieux et les poètes élégiaques, au fond du même sac de voyage, et stupéfié Stewart par le spectacle de sa débordante joie.

—Mais, ma fille, qu'aviez-vous ces jours derniers, s'était risquée à demander la bonne dame.

—Moi, rien, j'étais à la mélancolie. Aujourd'hui, je suis à la gaieté. Les contrastes, Stewart, toujours les contrastes, c'est la loi de la vie. All right! Allons de l'avant!

Partie, deux jours après, sur le beau yacht à vapeur, Sarah avait été le boute-en-train de toutes les parties. A Nice, sur sa proposition, on avait donné un bal à bord, et le duc avait invité les officiers du navire de l'Etat le *Redoutable* qui se trouvait en rade. Le pont, éclairé à la lumière électrique, avait été habillé de plantes vertes et de fleurs, pour simuler un jardin, et les élégantes mondaines de la côte étaient venues danser jusqu'au matin, sous un velum de pourpre qu'une brise légère agitait mollement. Sarah avait retrouvé les adorations auxquelles elle était habituée. Les brillants officiers de la frégate, les élégants viveurs parisiens en déplacement à Nice, s'étaient empressés autour d'elle, mais inutilement. La belle Anglaise avait dansé, causé, flirté, mais pas un n'avait été plus favorisé que l'autre. Et décidément Sarah paraissait déterminée à rester vieille fille, quand elle avait fait, sur le quai de Marseille, la connaissance du comte de Canalheilles et de son aide de camp Pierre Délarue.

IV

Un matin vers neuf heures, dans son appartement de Paris, le colonel Merlot, rasé de frais, ayant allumé un excellent cigare, venait de commencer la lecture indispensable de son *Figaro*, quand, dans le *Carnet d'un Mondain*, dix lignes, au milieu desquelles se détachait un nom de lui bien connu, attirèrent son attention. Le paragraphe était ainsi conçu: Un mariage. Le général comte de Canalheilles, le dernier descendant d'une très illustre famille, va, dit-on, renoncer au célibat pour épouser une adorable et richissime Anglaise, miss O'Donnor. C'est à Rome, où il est actuellement en mission, que le général a rencontré dans le grand monde cette charmante jeune fille qui sera, l'hiver prochain, la reine de toutes nos fêtes parisiennes.

Merlot eut un éblouissement. Canalheilles, son vieil ami, à soixante-quatre ans, commettre une pareille folie! Et pour qui? Pour une étrangère, une Anglaise rencontrée dans quelque salon banal. Etait-ce possible? Le colonel reprit le journal, qu'il avait laissé échapper dans sa stupeur, et relut le paragraphe. Il n'y avait pas d'erreur; tout était bien net et précis. Il s'agissait du général, actuellement en mission à Rome: il n'existait pas deux Canalheilles, le comte étant le dernier de sa race. La foudre, en tombant sur la maison, ou mademoiselle Merlot, en s'évadant de son couvent, n'auraient pas mis le colonel dans un plus violent état. Il jeta son cigare et commença, dans son cabinet de travail, une promenade de six pas qui dura deux heures et pendant laquelle il fit, sans sortir de chez lui, quelque chose comme deux lieues.

Durant cette locomotion aussi restreinte que forcenée, Merlot pensait. Ainsi un esprit aussi clairvoyant, aussi net que celui du général pouvait se laisser aveugler! Il suffisait pour cela du premier chiffon coiffé qui venait à passer! Cette Anglaise, qu'il avait rencontrée dans un salon du grand monde à Rome, une aventurière, une coureuse de stations balnéaires, une de ces grandes filles, à chignon blond dressé tordu en forme de huit derrière la nuque, et qui vont de Trouville à Monaco, de Monaco à Naples et de Naples à Paris, portant en elles comme une vague odeur de salle d'attente, à force de rouler dans les chemins de fer! Fallait-il que Canalheilles, le brillant gentilhomme, après avoir mené une existence endiablée, et parcouru tous les détours de la carrière galante, se laissât prendre comme un naïf, comme un débutant, au trébuchet du mariage! Car c'était, à n'en pas douter, un piège qui lui avait été tendu. L'Anglaise avait été évidemment tentée par la grande situation du général et par son immense fortune.

Mais là Merlot était obligé de s'arrêter. La note du journal répondait comme par avance à ses injurieuses suppositions. Il y était spécifié que miss O'Donnor était adorable et richissime. Adorable! Alors Canalheilles pouvait donc avoir été séduit et épouser par amour? Richissime! Si l'Anglaise épousait le comte, ce n'était donc pas pour son argent? Alors pourquoi? Le comte pouvait-il avoir encore la prétention de faire une passion?

Merlot s'arrêta devant sa glace et y jeta un coup d'œil. L'image qu'elle renvoya, et qui était la sienne, lui parut tellement peu faite pour plaire, qu'il ne put pas admettre qu'un homme, plus âgé que lui de huit mois, eût enlevé à la pointe de la moustache le cœur d'une adorable et richissime jeune fille, fût-elle Anglaise et par cela même excentrique. Il se dit qu'il y avait une erreur dans la note, que le signataire de l'article avait été mal renseigné, qu'il était possible que miss O'Donnor fût charmante, parbleu, toutes les coquines le sont, mais que richissime elle ne le devait pas être.

Et il arrêta, décida et déclara que son ami était la plus lamentable dupe des temps modernes. Il cessa brusquement sa promenade et éclata d'un rire de pitié. Canalheilles, ce don Juan qui l'humiliait autrefois par ses conquêtes, le brillant comte toujours recherché et souriant, poursuivi par les jolies femmes, faisant une fin si lamentable, et lui, barbon, épousant une jeunesse!

Soudain, le colonel changea de visage: il se frappa le front violemment avec la main, et tout le sang de ses veines monta aux joues; il parut [illegible] ter, et, après un moment de [illegible] ditation, il s'écria avec un accent joyeux:

—Parbleu, oui, c'est bien cela! Etais-je bête? Les journaux n'en font jamais d'autres. C'est une fausse nouvelle, un canard!......

Et d'une voix enrouée et fausse, dans sa satisfaction, le colonel se mit à fredonner, sur un air d'opérette en vogue:

C'est un canard... broum! broum!... C'est un canard!....

Mais comme il n'était pas dans le caractère du colonel d'être satisfait, même quand il avait lieu de l'être, il fronça terriblement le sourcil, en dessinant dans l'air, avec son index, un coup droit menaçant:

—Tant qu'on n'aura pas coupé sérieusement les oreilles à quelques-uns de ces messieurs de la presse, la vie privée des gens honorables sera à la merci des bavards. Je voudrais que l'un de ces gaillards-là se permît d'écrire une ligne sur moi...... Crebleu! on verrait de quel bois se chauffe un colonel de l'ex-garde impériale......

Ce disant, Merlot avait revêtu son pardessus, il assura son chapeau sur sa tête d'un geste martial, se lança à lui-même un regard terrible dans la glace, et prenant un jonc à pomme d'or, il se mit en devoir d'aller, comme chaque matin, déjeuner au café du Helder. Il descendit l'escalier en fredonnant le refrain qui le poursuivait obstinément:

—C'est un canard.... broum! broum!.. C'est un canard!....

Et il se dirigea vers le plus prochain bureau du télégraphe. Il entra d'un air jovial, et prit sur la table une feuille imprimée pour écrire sa dépêche. Avisant un vieux monsieur qui, tenant sous son bras une serviette bourrée de papiers, écrivait devant un haut pupitre, il attendit quelques secondes, puis, perdant patience, il se mit à maugréer sur l'inconvenance des gens qui accaparaient indéfiniment les plumes destinées au public par l'administration. Le vieux monsieur, d'une voix douce, fit observer à Merlot que la plume en question n'appartenait pas au bureau, mais était à lui [illegible] son caractère, il écrivit ces mots:

"Canalheilles. Palais Dora, Rome, Italie. Appris mariage prochain par Figaro. Beaucoup ri. T'ai pas cru si bête. Amitiés. Merlot"

Ayant si bien utilisé ses vingt mots, il rendit la plume au vieux monsieur, qui l'attendait pour s'en aller, ne le gratifia pas d'un mot de remerciement, paya, et, riant sous cape de la figure étonnée qu'allait faire le comte en recevant son télégramme, il s'en fut déguster des œufs brouillés aux truffes et un filet sauté, arrosé d'une excellente bouteille de Pontet Canet, avec la régularité d'estomac d'un homme qui n'a pas de soucis.

C'était un jeudi, cependant, et, vers quatre heures, le colonel avait l'habitude de se rendre au Sacré-Cœur, pour voir sa fille. Il passait chaque semaine chez Boissier, demandait à une demoiselle de lui composer un sac de friandises variées, et, à l'heure exacte, il se présentait devant la sœur de service et la priait de faire appeler mesdemoiselles Merlot et de Cygne au parloir. Ce jeudi-là, il trouva que la sœur, en écoutant sa demande, avait l'air attristé. Le sang du colonel ne fit qu'un tour, il pensa tout de suite que peut-être il était arrivé quelque chose à sa fille, et, d'une voix étranglée, il s'écria:

—Qu'y a-t-il donc?

—Monsieur le colonel ne pourra voir aujourd'hui que mademoiselle Merlot, répondit la sœur; mademoiselle de Cygne, depuis ce matin, a quitté le couvent......

—Quitté le couvent? s'écria le colonel avec un air terrible. Comment! Quitté le couvent?

Et son imagination mal tournée, travaillant instantanément, il se figurait déjà un enlèvement, des hommes, des galants, escaladant les murs du jardin et enlevant mademoiselle de Cygne, malgré ses cris désespérés. Que n'était-il là, lui Merlot!...... On aurait vu comment il savait défendre l'innocence et mettre en fuite les audacieux ravisseurs.

[*A continuer.*]

Pour peu que vous aimiez la vie, ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.